

Pourquoi les recherches interculturelles n'ont pas la cote dans le Sud ?

Pierre Dasen, FPSE, Université de Genève¹

Pour la première fois, l'Association Internationale pour la Recherche Interculturelle (ARIC) a tenu son congrès dans un pays du Sud, alors que dès ses débuts en 1984, l'intention des fondateurs avait été de créer une association réellement internationale, avec un fort accent sur la collaboration entre chercheurs du Nord et du Sud. Or, le nombre de membres de l'ARIC dans les pays du Sud a toujours été limité, avec un renouvellement constant, et ceci malgré différents essais pour faciliter leur participation (membres correspondants, cotisations réduites, etc.). Pourquoi ?

Les recherches interculturelles peuvent être catégorisées en deux approches complémentaires : les recherches interculturelles comparées et celles qui portent sur le contact des cultures (Dasen, 2001b). Dans un cas comme dans l'autre, le nombre de recherches publiées qui proviennent de pays du Sud est très limité. Pourquoi ?

Il y a bien entendu les contraintes structurales, relevées par Pérez et Dasen (1999) par rapport aux recherches en sciences de l'éducation : les conditions de travail et de financement des recherches sont difficiles, il n'y a souvent pas la documentation suffisante sur place, et il n'est pas facile de publier dans des revues de niveau international (en particulier du fait qu'il s'agit de rédiger les textes dans une langue seconde comme l'anglais ou le français). Souvent les recherches sont liées à des contraintes de promotion dans les carrières académiques, c.à.d. à l'obtention de diplômes (maîtrises, doctorats) et donc la production de mémoires et de thèses. Mais ces documents, la plupart du temps, restent non-publiés et donc difficiles d'accès, alors qu'ils représentent une mine d'or de savoirs scientifiques. De plus, avec l'autonomisation des universités dans les pays du Sud, ces diplômes s'obtiennent de plus en plus souvent localement, ce qui représente sans doute un progrès par

¹ Adresse de l'auteur : Pierre.Dasen@pse.unige.ch

rapport à l'époque où il était obligatoire de partir en Europe ou en Amérique du Nord pour les études ; mais, du coup, ces travaux atteignent encore moins une notoriété internationale.

Une première hypothèse serait donc qu'il y a simplement, dans les pays du Sud, moins de chercheurs, moins de recherches, et que celles qui se font ne sont pas accessibles dans des publications internationales. Cela est certainement vrai, du moins en partie. Mais il y a sans doute aussi des raisons plus profondes, et j'aimerais essayer d'en dégager quelques-unes.

Notons encore, avant d'aller plus loin, ma définition du « Sud » : Il s'agit de ce que Kagitçibasi (1996) appelle « le monde majoritaire », celui qui constitue la plus grande partie du globe tout en étant souvent minorisé. Dans ce sens, le Sud comprend aussi les pays de l'Europe de l'Est, ou des minorités à l'intérieur de pays occidentaux (comme les peuples autochtones). En d'autres termes, comme Akkari et Dasen (2004) l'ont relevé, il s'agit en fait surtout d'un « grand partage » entre pays riches et pauvres. Si je suis, par ailleurs, opposé aux théories du grand partage (voir p.ex. Segall, Dasen, Berry, & Poortinga, 1999) ou à tout autre excès de simplification, cette notion peut avoir un sens pour le cas qui nous occupe ici.

Problème linguistique

Les termes comme « interculturel », mais également « ethnicité, ethnologie, même anthropologie » n'ont souvent pas la cote. Même en France, certains chercheurs, p.ex. en sociologie, ne se reconnaissent pas sous le vocable « interculturel » et hésitent de ce fait à faire partie de l'ARIC. Ils associent « interculturel » surtout à l'action sociale, en particulier par rapport aux migrants, plutôt qu'à une approche scientifique. Dans les pays du Sud, ces termes peuvent en plus être perçus comme liés au (néo-)colonialisme. Dans de nombreuses universités de pays anciennement colonisés, il n'y a pas (ou plus) de département d'anthropologie ou d'ethnologie, alors que des recherches de type ethnographique s'effectuent dans des départements de sociologie ou de linguistique.

On peut donc faire l'hypothèse que des recherches « qui prennent la culture au sérieux » -- selon la définition d'interculturel que Dasen et Jahoda (1986) ont proposée -- existent de fait, mais ne sont pas identifiées comme interculturelles. Ainsi, une grande partie de la sociologie, de la linguistique, de la psychologie ou des

sciences de l'éducation peut correspondre à ce qu'intéresse les membres de l'ARIC, sans aucune identification à des approches interculturelles.

Je sais que cette hypothèse est au moins en partie vraie. Dans un pays comme l'Inde, dans le domaine de la psychologie (on peut le constater dans des recueils d'articles comme ceux de Dalal & Misra, 2002; Pandey, 1988, 2000, 2001, 2004; Saraswathi & Dutta, 1988; Saraswathi, 1999; Sinha, 1986), même si une majorité de la recherche n'est guère qu'une copie de ce qui se fait dans les laboratoires du Nord, il y a néanmoins de nombreuses recherches qui prennent la culture au sérieux. Il y a, par exemple, dans le domaine qui m'intéresse particulièrement, de nombreuses recherches sur l'influence de la scolarisation (ou de son absence, ou sa qualité) sur le développement cognitif de l'enfant (Mishra & Dasen, 2004). Parce que elles prennent place à l'intérieur d'un même pays, elles n'apparaissent pas toujours sous l'étiquette « cross-cultural ». Je suis certain qu'il en va de même pour des pays dont je connais moins bien les recherches en cours, comme l'Algérie ou le Brésil. Par exemple, les recherches sur les savoirs quotidiens (cf. Segall et al., 1999) ou les ethnomathématiques (cf. Dasen & Ngeng, ce volume), sont nombreuses et excellentes au Brésil, mais ne sont pas nécessairement identifiées comme interculturelles.

Une question, qui a d'ailleurs été discutée il y a quelques années au bureau de l'ARIC, est de savoir s'il faudrait abandonner le terme « interculturel ». Mais par quoi le remplacer ?

Ce problème semble moins pressant en anglais, où on a même vu le développement de « psychologies indigènes » sans aucune connotation péjorative (Misra & Mohanty, 2002; Sinha, 1997). Il s'agit de développer une psychologie non pas à partir de la discipline qui est dominée par une enculturation occidentale (Dasen, 1993a) mais par rapport à la philosophie ou aux conceptions culturelles locales. Une telle remise en question de l'hégémonie occidentale me semble absolument essentielle, même si on peut le voir comme une période passagère, avant d'en revenir à une synthèse sous forme d'une psychologie dont l'universalité ne serait plus pré-supposée, mais établie empiriquement (Dasen, 1993b).

Au Cameroun, par exemple, Nsamenang (1992, 2001, 2004 a/b) prend une perspective volontairement « africentrique » dans le domaine de la psychologie du développement et de la psychopédagogie. Malheureusement, cette approche

« indigène » est encore assez rare et pratiquement inexistante dans la sphère francophone.

Problèmes politiques

La plupart des pays du Sud ne se conçoivent pas comme multiculturels, ni comme pays d'immigration, même si, de toute évidence, ils comportent un grand nombre de groupes ethniques ou linguistiques, et même si les migrations Sud-Sud sont numériquement plus importantes que celles vers le Nord (ne serait-ce que pour le nombre de réfugiés). Remarquez que ce déni existe également au Nord : La Suisse a longtemps refusé de se voir comme un pays d'immigration (Leanza, Ogay, Perregaux, & Dasen, 2001).

Il me manque les compétences pour faire une analyse sérieuse de ce constat. Sans doute, il y a l'élément suivant : les Etats-Nations, créés de toutes pièces au moment de la colonisation avec des frontières souvent arbitraires, ont une unité fragile, d'où la peur des dirigeants d'évoquer la diversité interne. Cela peut même provoquer des limitations étatiques à la recherche. Par exemple, dans de nombreux pays, l'accès aux populations autochtones est très réglementé ; certains phénomènes sociaux, comme les « transmigrations » (déplacements massifs de populations à l'intérieur du pays) en Indonésie, ou même l'existence de classes sociales au Kenya, sont niés par les autorités et tabou pour les chercheurs. Là encore, cette particularité n'est pas l'apanage du Sud. En Suisse, par exemple, il y a très peu de recherche sur la diversité culturelle et linguistique interne (à quelques exceptions près, comme le remarquable travail de Ogay, 2000). Au récent colloque de l'ARIC à Louvain, le seul chercheur qui a osé évoquer les relations entre les communautés en Belgique, était une québécoise !

Dans le Bulletin de l'ARIC no. 5 de 1987 (pp. 60-63), Mustapha Nasraoui, qui était membre correspondant de l'ARIC en Tunisie, a soulevé la questions des « obstacles socio-politiques à la recherche interculturelle ». Je me permets de le citer ici *in extenso*, car je trouve que son texte a gardé une actualité extraordinaire. Ce collègue, qui est actuellement président de l'Université de Jendouba, a d'ailleurs continué des recherches sociologiques qu'on pourrait considérer comme interculturelles même si elles se situent à l'intérieur de la société tunisienne (Nasraoui, 1996, 2003).

Le développement de toutes les sciences humaines est extrêmement dépendant de la recherche interculturelle. Selon qu'elle confirme la portée universelle de certains faits ou qu'elle limite leur valeur à un contexte socio-culturel déterminé ou qu'elle introduise des nuances et des réserves à des généralisations trop hâtives, elle contribue largement au progrès de ces sciences.

Mais la recherche interculturelle se heurte actuellement à des obstacles importants entravant sérieusement sa progression. Partout les barrières idéologiques, les clivages religieux et sociaux, les considérations politiques, les préjugés se dressent contre ce genre de recherche.

Ainsi, le nationalisme excessif qui a été à l'origine des deux guerres les plus dévastatrices de l'humanité et qu'on croyait affaibli remonte encore en surface. Il n'y a pas un jour qui passe sans que les moyens d'information ne fassent état de victimes tombant sous les coups de groupuscules divers, revendiquant l'indépendance de telle ou telle île, de telle ou telle enclave de telle ou telle région. Cette poussée nationaliste fiévreuse s'accompagne de xénophobie, d'ostracisme et de chauvinisme.

En outre, les frustrations engendrées par certaines conséquences des deux guerres mondiales ont donné naissance à des mouvements armés, déterminés à aller jusqu'au bout pour se venger des communautés supposées avoir une responsabilité historique dans le « génocide » ou la « diaspora » de leur pères ou de leurs ancêtres, ce qui engendre non seulement une escalade de terrorisme mais l'enracinement d'une haine vengeresse transmise d'une génération à l'autre. L'impuissance de la communauté internationale à trouver une issue à la majorité des conflits régionaux et la crainte du terrorisme ont, sur le plan extérieur, abouti à un verrouillage des frontières et sur le plan intérieur à un harcèlement des résidents étrangers où la couleur de la peau est le critère de contrôle le plus en vigueur.

Les travailleurs émigrés constituent les premières victimes de ces actions. Recrutés en majorité dans leurs pays pour contribuer au développement des pays riches et affectés aux travaux les plus pénibles et les plus salissants, ils deviennent les parias de ces sociétés. Ils sont accusés d'être à l'origine de tous les maux (abaissement du niveau scolaire, chômage, délinquance, etc...). Certes, l'analphabétisme et l'origine rurale de la majorité de ces ouvriers ainsi que leur inadaptation à une culture étrangère comme la culture occidentale, ne leur permettent pas de refléter suffisamment les valeurs culturelles de leur pays et de favoriser ainsi un dialogue de civilisations. Mais est-ce une raison pour les dénigrer ou les mettre à l'écart de la vie communautaire ?

Il faudrait ajouter à tout cela les séquelles du colonialisme ; les barrières psychologiques entre l'Occident et le Tiers-Monde

[qui] ont pour origine la période coloniale avec tout ce qu'elle comportait d'exactions et d'abus des colons mais aussi de réactions violentes des colonisés ne se sont pas assouplies jusqu'à ce jour. L'appréhension de l'impérialisme et du colonialisme est sous-jacente à toutes les tentatives du Tiers-Monde de nouer des relations solides avec l'Occident mais les réflexes d'hégémonie et de domination ne sont pas toujours absents dans les réactions des Occidentaux.

Toutefois, il ne faut pas penser que les facteurs politiques soient les seuls à entrer en action dans ces différents clivages ; il y a un retour en force de l'intolérance religieuse. Au moment où l'humanité aspire, peut-être pour la première fois dans son histoire, à un dialogue interconfessionnel, à un enrichissement spirituel interreligieux, à la mise à contribution des grands messages spirituels et moraux du monde pour juguler le danger nucléaire, réduire la violence, arrêter la famine et secourir les affamés, des mouvements intégristes apparaissent dans toutes les religions condamnant l'ouverture et l'évolution, allant même jusqu'à prôner la guerre sainte contre « les infidèles » et « les hérétiques ».

Tous ces obstacles sont de nature à entraver la recherche interculturelle. Il n'est pas rare de voir des populations locales accuser des ethnologues et des anthropologues de prosélytisme et refuser de coopérer avec eux ; quelquefois on les rend coupables de profanation et on les chasse violemment loin des lieux saints ; dans d'autres circonstances la situation est plus tragique : des chercheurs sont détenus en otages pour être utilisés dans les surenchères des chantages politiques ou accusés d'espionnage et incarcérés.

Face à cette situation, l'ARIC dont le rôle n'est pas simplement la collecte de données scientifiques, mais la promotion de la recherche interculturelle, doit réagir. Sa réaction ne doit pas se limiter à un appel au dialogue des civilisations mais doit déboucher sur des actions concrètes telles que l'élaboration d'un projet de convention internationale sur la recherche interculturelle et sa soumission à l'Assemblée de l'UNESCO, ainsi que la préparation d'un code déontologique pour les chercheurs appelés à se déplacer et à faire des investigations dans des cultures étrangères. Les correspondants régionaux de l'ARIC ont également un rôle à jouer dans l'assouplissement des résistances gouvernementales, administratives et sociales qui résistent à ce genre de recherche. En effet, pour des considérations relatives à la sauvegarde de l'image du pays ou en rapport avec une conception étroite, voire obsessionnelle de la sécurité, les autorités administratives communiquent rarement les données réelles ; elles ne laissent échapper que des données partielles, tronquées et parfois déformées. Elles vont jusqu'à choisir elles-mêmes les régions à visiter, les familles ou les personnes à rencontrer...

L'éventail des difficultés est tellement large qu'il ne m'est pas possible d'en dresser, tout seul, un inventaire fidèle. (Nasraoui, 1987, pp. 60-63).

Problème d'image de la recherche interculturelle

La majeure partie de la recherche interculturelle francophone porte sur des questions liées à l'immigration dans les pays industriels du Nord, et plus particulièrement la présence de Maghrébins en France. Si ce thème de recherche est tout à fait légitime, ce qui est problématique est qu'il soit aussi exclusif. J'ai déjà eu l'occasion de m'exprimer sur cette thématique (Dasen, 2000, 2001a/b; Dasen & Ogay, 2000), donc je n'y reviendrai pas en détail. Mais cela me semble être un des obstacles principaux à une extension de l'ARIC dans les pays du Sud.

Pour que la recherche interculturelle s'ancre davantage dans le monde « majoritaire », il faudrait tout d'abord se débarrasser du stéréotype qui la lie presque exclusivement aux migrations vers le Nord. Il faudrait ensuite que les relations interculturelles puissent être perçues partout comme un enrichissement plutôt que comme un problème.

Que peut faire l'ARIC ?

En ce qui concerne les contraintes structurelles évoquées au début de ce texte, l'ARIC a déjà, me semble-t-il, beaucoup contribué à la publication de recherches en français, même si les ouvrages de membres de pays du Sud sont une minorité dans la collection « Espaces interculturels » (p.ex. Tapé, 1994). Avec le développement des nouvelles technologies de la communication, en particulier la mise à disposition de documents sur internet, il devrait être possible de favoriser les publications venant du Sud. On pourrait, par exemple, envisager de publier systématiquement sur le site de l'ARIC des résumés des mémoires et thèses qui ont été soutenus mais restent non publiés.

L'ARIC devrait, à mon avis, favoriser activement une diversification des thématiques abordées par la recherche interculturelle, non seulement vers les recherches comparatives (j'avoue à ce propos un biais personnel !), mais vers l'ensemble des recherches « qui prennent la culture au sérieux ». En ce qui concerne

les pays du Sud, cela devrait être, en particulier, les approches « indigènes » telles que mentionnées plus haut.

Lors de ce congrès à Alger, j'ai été personnellement très impressionné par la qualité des recherches menées par des algériens, même si mon échantillonnage a été, par la force des choses, très réduit. Cette qualité est encore plus impressionnante au vu des difficultés évoquées dans cette contribution et l'isolement dans lequel les chercheurs algériens ont vécu ces dernières années. Cela présage d'un bel avenir pour les relations de l'ARIC avec les pays du Sud, qui, je le rappelle, comprennent (dans ma définition) ceux de l'Est. Rendez-vous est pris pour le prochain congrès de l'ARIC, en Roumanie !

Références

- Akkari, A., & Dasen, P. R. (Eds.). (2004). *Pédagogies et pédagogues du Sud*. Paris: L'Harmattan.
- Dalal, A. K., & Misra, G. (Eds.). (2002). *New directions in Indian psychology. Vol. 1, Social psychology*. New Delhi: Sage.
- Dasen, P. R. (1993a). L'ethnocentrisme de la psychologie. In M. Rey (Ed.), *Psychologie clinique et interrogations culturelles* (pp. 155-174). Paris: L'Harmattan.
- Dasen, P. R. (1993b). Theoretical/conceptual issues in developmental research in Africa. *Journal of Psychology in Africa*, 1(5), 151-158.
- Dasen, P. R. (2000). Approches interculturelles: acquis et controverses. In P. R. Dasen & C. Perregaux (Eds.), *Pourquoi des approches interculturelles en sciences de l'éducation?* (pp. 7-30). Bruxelles: DeBoeck Université (Collection « Raisons éducatives » vol. 3).
- Dasen, P. R. (2001a). La méthode comparative: un luxe anglophone? *Bulletin de l'ARIC* (36), 68-74.
- Dasen, P. R. (2001b). Plaidoyer pour une méthode comparative. In M. Lahlou & G. Vinsonneau (Eds.), *La psychologie au regard des contacts de cultures* (pp. 361-368). Limonest: L'interdisciplinaire.
- Dasen, P. R., & Jahoda, G. (1986). Cross-cultural human development. Special issue. *International Journal of Behavioural Development*, 9 (no. 4).

- Dasen, P. R., & Ogay, T. (2000). Pertinence d'une approche comparative pour la théorie des stratégies identitaires. In J. Costa-Lascoux, M.-A. Hily & G. Vermès (Eds.), *Pluralité des cultures et dynamiques identitaires. Hommage à Carmel Camilleri* (pp. 55-80). Paris: L'Harmattan.
- Kagitçibasi, C. (1996). *Family and human development across cultures: A view from the other side*. Hillsdale, NJ: Lawrence Erlbaum.
- Leanza, Y., Ogay, T., Perregaux, C., & Dasen, P. R. (2001). Introduction. L'intégration en Suisse: un cas particulier? In C. Perregaux, T. Ogay, Y. Leanza & P. R. Dasen (Eds.), *Intégrations et migrations: regards pluridisciplinaires* (pp. 17-41). Paris: L'Harmattan.
- Mishra, R. C., & Dasen, P. R. (2004). The influence of schooling on cognitive development: a review of research in India. In B. N. Setiadi, A. Supratiknya, W. J. Lonner & Y. H. Poortinga (Eds.), *Ongoing themes in psychology and culture. Selected papers from the sixteenth international congress of the International Association for Cross-Cultural Psychology* (pp. 258-275). Yogyakarta: Kanisius.
- Misra, G., & Mohanty, A. K. (Eds.). (2002). *Perspectives on indigenous psychology*. New Delhi: Concept Publishing Co.
- Nasraoui, M. (1987). Les obstacles socio-politiques à la recherche interculturelle. *Bulletin de l'ARIC* (5), 60-63.
- Nasraoui, M. (1996). *Représentations de la pauvreté dans la société tunisienne*. Paris: L'Harmattan.
- Nasraoui, M. (2003). *La vieillesse dans la société tunisienne*. Paris: L'Harmattan.
- Nsamenang, A. B. (1992). *Human development in cultural context: a third world perspective*. Newbury Park, CA: Sage.
- Nsamenang, A. B. (2001). Perspective africaine sur le développement social: implications pour la recherche développementale interculturelle de l'enfance et de l'adolescence. In C. Sabatier & P. R. Dasen (Eds.), *Cultures, développement et éducation. Autres enfants, autres écoles* (pp. 39-52). Paris: L'Harmattan.
- Nsamenang, A. B. (2004a). *Cultures of human development and education: Challenge to growing up African*. New York: Nova Science Publishers.

- Nsamenang, A. B. (2004b). *The teaching-learning transaction. An africanic approach to educational psychology*. Bamenda, Cameroon: Human Development Resource Centre.
- Ogay, T. (2000). *De la compétence à la dynamique interculturelles. Des théories de la communication interculturelle à l'épreuve d'un échange de jeunes entre Suisse romande et alémanique*. Berne: Peter Lang.
- Pandey, J. (Ed.). (1988). *Psychology in India. The state-of-the-art (3 volumes)*. New Delhi: Sage.
- Pandey, J. (Ed.). (2000). *Psychology in India revisited. Developments in the discipline. Vol. 1, Physiological foundations and human cognition*. New Delhi: Sage.
- Pandey, J. (Ed.). (2001). *Psychology in India revisited. Developments in the discipline. Vol. 2, Personality and health psychology*. New Delhi: Sage.
- Pandey, J. (Ed.). (2004). *Psychology in India revisited. Developments in the discipline. Vol. 3, Applied social and organizational psychology*. New Delhi: Sage.
- Pérez, S., & Dasen, P. R. (1999). Dossier: La recherche en éducation. *Perspectives*, 29(3), 363-475.
- Saraswathi, T. S. (Ed.). (1999). *Culture, socialization & human development. Theory, research and applications in India*. New Delhi: Sage.
- Saraswathi, T. S., & Dutta, R. (1988). *Developmental psychology in India, 1975-1986: An annotated bibliography*. New Delhi: Sage. 990
- Segall, M. H., Dasen, P. R., Berry, J. W., & Poortinga, Y. H. (1999). *Human behavior in global perspective: An introduction to cross-cultural psychology. Revised second edition*. Boston: Allyn & Bacon.
- Sinha, D. (1986). *Psychology in a Third World country: The Indian experience*. London: Sage.
- Sinha, D. (1997). Indigenizing psychology. In J. W. Berry, Y. H. Poortinga & J. Pandey (Eds.), *Handbook of cross-cultural psychology, second edition. Volume 1: Theory and method* (pp. 129-170). Boston: Allyn & Bacon.
- Tapé, G. (1994). *L'intelligence en Afrique. Une étude du raisonnement expérimental*. Paris: L'Harmattan.

